

—Est-ce possible !

—Et peut-être a-t-il employé ce moyen-là pour me faire perdre ses traces et pour être sûr que je lui obéirais ?... Car il faut que je vous dise tout, docteur. Vous savez, ce mariage auquel il voulait me condamner ?...

—Avec le comte de Guérande ?

—Eh bien ! malgré le scandale de mon refus, mon père n'a pas renoncé à l'espoir de m'y faire consentir encore... Alors peut-être a-t-il voulu me punir et se venger de moi en me privant de la seule joie que j'avais encore, c'est-à-dire en m'enlevant Yvonne...

—Peut-être !

—Mais comment a-t-il pu commettre une pareille injustice ?... Comment n'a-t-il pas compris qu'en voulant me frapper, c'était elle surtout qu'il allait atteindre ?

—Elle et l'enfant !... elle et Maurice ! s'écria le docteur.

—Maurice !

—Oui, Maurice qui râle !... Maurice qui agonise et qui ne passera peut-être pas la journée !

—Est-ce vrai !... Mon Dieu ! mon Dieu !

—Oui, c'est vrai !... oui, à moins d'un miracle Maurice est perdu !... Et si le pauvre enfant meurt, votre père pourra bien se dire que c'est sa faute... votre père pourra bien se dire que c'est lui qui l'a tué ! reprit avec plus de force le directeur. Car ce que je n'oublierai jamais, c'est la scène qui s'est passée ce matin dans mon cabinet quand le pauvre petit est venu me demander à voir sa mère... A peine lui avais-je dit qu'elle n'était plus chez moi... qu'elle devait être chez M. le baron, que je l'ai vu chanceler, puis tomber raide, comme s'il venait d'être foudroyé...

—Pauvre Maurice !

—Et comment vous le dépeindre à ce moment-là, si pâle que je ne pouvais le regarder sans trembler, si froid et si rigide que je le croyais mort !...

—En vain je cherchais à saisir encore un souffle sur ses lèvres ; en vain je cherchais à surprendre encore un battement du cœur, une étincelle de vie !... Rien !... rien !... Oh ! j'ai bien cru pendant quelques minutes que je n'avais plus qu'un cadavre sous les yeux !

—Pauvre Maurice !... pauvre Maurice ! répéta Adrienne, le cœur déchiré.

—Quand enfin je pus réussir à le ranimer — j'allais presque dire à le sauver — et qu'il put enfin se tenir debout, j'aurais voulu le garder, car je le voyais encore si chancelant et si faible que je redoutais le malheur qui vient d'arriver.

—Mais sa première pensée avait été pour sa mère... pour sa mère qu'il voulait à toute force revoir... à toute force retrouver.

—Et, d'un bond, il s'évada ; d'un bond il disparut.

—Mais j'étais si certain que ses forces le trahiraient, que je ne pouvais m'empêcher de penser à lui et de me dire qu'il n'irait pas bien loin.

—Et mes appréhensions ne devaient, malheureusement, que trop bien se réaliser !

—A peine une demi-heure s'était-elle écoulée depuis qu'il s'était échappé d'ici, qu'une de mes infirmières entra, toute pâle, dans mon cabinet.

—Monsieur !... monsieur ! me cria-t-elle. C'est lui !... c'est le petit Maurice que l'on vient de trouver encore une fois évanoui !... c'est lui que ces hommes rapportent !...

—Je m'étais déjà élancé vers la fenêtre, et je vis, en effet, passer devant ma maison un sinistre et lugubre cortège.

—Escortés d'une foule assez nombreuse, deux hommes, que je reconnus aussitôt pour être deux domestiques de l'un de mes voisins, de M. le comte de Belleruche, portaient l'enfant... Je n'avais pu que l'entrevoir, mais sa lividité de spectre m'avait si vivement frappé que je ne pus retenir ce cri :

—Il est mort !

—Et, sans perdre une seconde, je courus chez M. de Belleruche.

—En chemin, je rencontrai quelques personnes qui avaient croisé le cortège.

—Où courez-vous, docteur ?

—Sauver cet enfant !

—Vous arriverez trop tard ! me répondirent-elles.

—Quand j'arrivai, tout saisi et hors d'haleine, M. de Belleruche se jeta sur moi, puis, m'entraînant vers le lit où déjà le petit Maurice était couché :

—Docteur, me cria-t-il, Dieu remet la vie de cet enfant entre vos mains !... Suivez-le !... sauvez-le !

—Et son regard se fixait sur moi plein d'une affreuse angoisse, plein d'une terrible anxiété.

—Car vous ne connaissez pas le comte de Belleruche, mademoiselle, et peut-être n'avez-vous jamais entendu parler de lui ?

—Si ! si ! fit vivement Adrienne.

—Alors vous devez savoir que le comte est le cœur le meilleur, l'âme la plus généreuse qu'il existe. C'est un être à part... un être qui souffre de tous les maux et de toutes les souffrances des autres.

—Aussi, quand ses domestiques, qui passaient par hasard à l'endroit où Maurice s'était pour la seconde fois évanoui, le lui avaient apporté agonisant, avait-il éprouvé la même terrible émotion que s'il se fût agi de son propre enfant, de son propre fils...

—Aussi ne put-il s'empêcher de pâlir quand je lui dis ce que je viens de vous répéter : qu'à moins d'un miracle, Yvonne n'aura plus d'enfant !... qu'à moins d'un miracle, le pauvre petit est perdu !

—Perdu ! s'écria la jeune fille. Oh ! ne dites pas ce mot-là, docteur !... ne dites pas ce mot qui me désespère !

—Je vous le dis pour que vous sachiez bien que vous n'avez pas d'illusions à vous faire... Je vous le dis pour vous éviter une plus poignante douleur, un plus horrible déchirement encore...

—Oui, c'est une fièvre cérébrale qui emporte Maurice... une fièvre cérébrale causée par l'immense révolution qu'il a éprouvée en ne retrouvant pas sa mère...

—Mourra-t-il ce soir ou passera-t-il encore la nuit, je ne pourrais le dire. Mais, ce que je sais bien, c'est que ses heures sont comptées !... mais, ce que je sais bien, c'est que, demain, à l'heure où nous sommes, le pauvre enfant ne cherchera plus sa mère !... Mais, ce que je sais bien, c'est que si vous voulez le revoir et l'embrasser une dernière fois, vous n'avez pas une minute à perdre.

—Oh ! oui, docteur, répondit Adrienne en éclatant en sanglots, oui, le revoir ! oui, l'embrasser ! oui, remplacer auprès de lui celle qu'il a tant aimée !

—Celle qu'il aimait jusqu'à en mourir ! dit vivement le docteur avec une profonde émotion. Eh bien ! venez... venez vite !... Je vais vous conduire vers lui !... je vais vous conduire chez M. de Belleruche !

Et le docteur Laval entraîna rapidement la jeune fille qui, toute chancelante, étouffait dans son mouchoir le bruit de ses sanglots.

XIII — LES DEUX DEVOIRS

Mais si la nuit qui venait de s'écouler avait été pour le petit Maurice pleine d'horribles cauchemars, et pour Adrienne pleine d'affreuses angoisses, le comte de Belleruche n'avait guère dormi non plus.

Jusqu'à l'aube, on avait pu voir sa lampe rester allumée et sa haute silhouette aller et venir lentement derrière les rideaux de sa chambre.

Les bras croisés et la tête inclinée sur la poitrine, tout en marchant il songeait à l'entretien qu'il avait eu quelques heures auparavant avec le marquis de Prades... à cet entretien qui, si brusquement, venait encore une fois de changer sa vie.

Oh ! certes, il irait bien toujours chaque semaine prier, comme par le passé, dans ce coin solitaire du cimetière Montparnasse où reposait celle qui, en mourant, lui avait emporté toute son âme.

Il irait bien toujours, le cœur tremblant, s'agenouiller sur cette tombe où dormait la femme qui avait été le plus tendrement et le plus fidèlement aimée.

Il irait bien toujours lui dire, les yeux pleins de larmes : "Marguerite, je pense à toi !... Marguerite, je t'aime toujours !"

Mais il n'aurait plus le droit, maintenant que de Prades avait parlé, maintenant qu'il savait à n'en plus douter qu'Yvonne était sa fille, et que l'enfant qu'il cherchait était celui de la malheureuse folle, c'est-à-dire aussi son enfant ! il n'aurait plus le droit de vivre enfermé dans ses souvenirs et confiné dans ses regrets.

Et son regard brillant de joie, étincelant aussi d'énergie, le comte de Belleruche se disait qu'il avait désormais deux devoirs à remplir.

L'un de ces devoirs, était de sauver Yvonne... Yvonne chassée par le baron de Chancel... et de lui faire un avenir aussi beau que, pour elle, le passé avait été douloureux. L'autre, c'était de retrouver et de rendre une famille à cet enfant... à cet enfant si vaillant et si courageux, mais si malheureux et si à plaindre aussi !

Oui, c'était là le double devoir sacré qui s'imposait à lui, et dont l'accomplissement allait mettre enfin un peu de douceur, un peu de joie dans son existence si monotone et si triste.

Yvonne !... Yvonne !... Chassée, reniée par le baron, elle n'appartenait donc désormais qu'à lui et rien ne pouvait donc l'empêcher de la recueillir, l'empêcher de l'entourer de sa tendresse et de tous ses soins.

Et la raison lui reviendrait !... Elle saurait un jour qu'il était son père... Son père !... Et elle l'aimerait peut-être... oui, elle l'aimerait !... Oh ! quelle joie ! et comme d'avance il était pâle d'émotion, comme d'avance il se sentait défaillir de bonheur !

—Ma fille !... ma fille !... mon Yvonne ! murmurait-il lentement et avec une douceur infinie.

La veille, c'était déjà dans l'intention de la revoir, dans l'inten-